

Jacques Legrand

## Traduction à deux voix, poésie à trois voix Les ambivalences de Karl Lubomirski

Dans le numéro 18-19 de *TransLittérature*, notre consœur Françoise du Sorbier fait remarquer, très pertinemment, qu'étant « sans auteur, donc sans propriétaire », les contes se trouvent « dans tous leurs états » et qu'il incombe au traducteur de choisir la forme adéquate. Cela ne semble valable que pour ce genre de textes anonymes qui, au cours des siècles, sont passés de bouche en bouche, de plume en plume. Un texte écrit par un seul auteur a un « propriétaire », on ne peut le manipuler à sa guise. Tout au plus peut-on, en cas de difficulté de compréhension, recourir aux variantes quand elles existent, à l'auteur quand il est vivant.

Or la traduction est une forme de variante et, quand elle est due à l'auteur lui-même, je pense qu'il est légitime d'en tenir compte en cas de nécessité. Karl Lubomirski, grand poète autrichien d'origine polonaise, vivant et écrivant (en allemand) à Milan, auteur d'admirables poèmes le plus souvent très courts, a été traduit en une dizaine de langues. Mais la traduction italienne a ceci de particulier qu'il a mis la main à la pâte, tout au moins qu'il l'a avalisée, soit avec sa femme, soit avec une autre collaboratrice. On peut donc considérer ces traductions dans une large mesure comme son œuvre. Et le résultat est assez surprenant : un premier coup d'œil jeté sur les doubles pages des éditions bilingues nous laisse perplexe. Par exemple, le poème *Leben* (Vie – ou Vivre, p. 44 de *La Zolla di luce*<sup>1</sup> se présente ainsi :

Leben ist ergreifendes Gebet um – Leben.

Vivre est prière émouvante pour ... la vie.

---

(1) Traduction de Enrica et Karl Lubomirski, Bologne, Ponte Nuovo, 1984.

À quoi correspondent en italien trois vers :

Vivere  
è la piu commovente preghiera  
per vivere.

Il est évident, ici, que la traductrice a mis doublement en valeur le mot vivre, qui prend ainsi un relief très marqué, et je n'hésiterais pas à traduire cette version plutôt que la première.

Tel n'est pas le cas dans l'exemple suivant, *Ein Gedicht* (Un poème, p. 110 de *I petali del tempo*<sup>2</sup>) :

Eingekeilt	Coincé
zwischen Sternen	entre les étoiles
ein Gedicht	un poème

cela devient en italien :

Chiusa tra le stelle  
una poesia.

Le mot « coincé » mis en exergue ouvre le texte sur une très forte évocation. On le retrouve dans la traduction polonaise (wbity), mais non dans l'italienne. À ma question, l'auteur me répond, en substance : l'italien ne possède pas de mot répondant exactement à la notion précise exprimée par l'allemand eingekeilt, chiuso (enfermé) est plus faible, moins contraignant, « plus résigné », il vaut mieux ne pas le mettre en vedette...

Voilà qui ouvre des horizons sur l'équivalence en traduction et nous enseigne que cette équivalence exige parfois de nous que nous « décollions » de l'original. Cela est un truisme. L'auteur lui-même est contre une traduction qui serait « soumission » : « le plus de fidélité possible, autant d'écart que de proximité », dit-il en une jolie formule. Et les quatre recueils bilingues publiés par Lubomirski ne font que confirmer cette attitude, même si lui-même, quand il traduit (les poèmes de Paolo Frosecchi), ne se permet pas ces libertés qu'il a permises à ses collaboratrices.

Voici un autre cas de figure (*Poesie*<sup>3</sup>, p. 77) :

DER KIRSCHBAUM BLÜHT	LE CERISIER FLEURIT
wie sag ichs Amseln	comment le dire aux merles

---

(2) Traduction de Enrica Mogàvero-Lubomirski et K.Lubomirski, Florence, Nardini, 1990.

(3) Traduction de Luciana Negrini et K.Lubomirski, Bologne, Ponte Nuovo, 1995.

devient en italien :

COME POSSO DIRE	COMMENT [PUIS-JE] DIRE
agli uccelli	aux oiseaux
che il ciliegio	que le cerisier
è	est
in flore	en fleurs

À part un mot substitué à un autre (bien que dans un autre poème, *Amsel*, merle, soit traduit par *merlo*), le sens général ne bouge pas, mais la structure est bousculée : à deux vers en correspondent cinq ! Il va sans dire que je n'aurais, pour la traduction, nul besoin de me référer à l'italien, l'original est tellement plus puissant. En revanche, *Timavo* (*I petali del tempo*, p. 30) commence par ces trois vers :

Oh  
diese eingesunkenen Kirchen  
auf denen Licht noch Last.

L'allemand permet cette ellipse du verbe qui donne un vers de toute beauté :

Ces églises effondrées  
sur lesquelles lumière / est / encore poids.

En français, je suis obligé de rétablir le verbe, ou alors, comme dans la version italienne, de transformer un substantif en verbe :

... queste chiese sprofondate  
su cui anche la luce pesa.

Terminons ce chapitre par un exemple amusant des possibilités des langues qui peuvent s'emboîter, pour ainsi dire, l'une dans l'autre. Dans *Requiem* (*I petali del tempo*, p. 154), les vers suivants :

Nun ist dein Atem mit den Winden  
Freund der Falken und der Falter  
milden Schwellens ferner Segel

comportent six fricatives, quatre [f] et deux [v]. La traduction italienne les respecte :

Ora il tuo respiro è là tra i venti  
amico dei falchi et delle farfalle  
del tenero fiorire e delle vele longane,

et je les retrouve en français :

Ton souffle est avec les vents, ami  
des faucons et des phalènes  
du fleurir léger des voiles lointaines.

Il serait intéressant de rechercher les possibilités qu'offriraient ici les différentes langues (le traducteur polonais de Lubomirski a réussi à sauver quatre [v] dans les deux premiers vers :

Teraz twoj oddech jest z powiewem  
Motyli pitakow przyjacielem...<sup>4</sup>

Mais les choses se compliquent. On en arrive à de curieux glissements de sens. Premier exemple (p. 28-29 de *Poesie*) : l'original

<i>Wer fällt</i>	<i>Qui tombe</i>
den hält	le retient
die ganze Erde	la terre entière

devient :

<i>Tutta</i>	<i>Toute</i>
la terra accoglie	la terre accueille
chi cade	qui tombe

Si le sens général ne change pas (bien que « accueille » ressortisse à un champ sémantique différent de « retient », la situation, elle, est modifiée, le passif (ce qui tombe) est mis en vedette dans l'original, le contraire se produit dans la version italienne – la perspective est inversée. Cela d'ailleurs ne me pose aucun problème, puisque de toute façon je préfère la formule originale.

Si, dans ce dernier cas, le sens général était, en gros, inchangé, il en va autrement dans le poème *Privé* (*Poesie*, p. 40-41). Ma petite vie, dit l'auteur, fut consacrée à la

paix entre l'homme et la bête  
entre les plantes, entre les pierres,  
entre Dieu et la négation de Dieu...

Ce dernier vers (zwischen Gott und Gott Verneinen) donne en italien :

tra Dio e il nulla

---

(4) *Wiersze*, traduction de Wojciech Kunick, Lublin, Wydawnictwo Test, 1993.

entre Dieu et le néant. La différence est considérable ; l'atavisme italien transpire sous cette formulation : hors Dieu, il n'y a rien. Il va sans dire que je traduirai

entre Dieu et nier Dieu

parce que cette formulation est, non seulement plus belle, mais à mon sens, plus logique que l'italienne.

Que je traduise, en général, plus volontiers l'original que la traduction est chose évidente. Après tout, c'est à de l'allemand que j'ai affaire. Il arrive toutefois que la version italienne apporte une variante, une variation qui module la pensée de l'auteur – on vient d'en voir un exemple – ou une précision qui m'aide à mieux la comprendre. Il peut s'agir d'un mot : « *mein kleines Leben* » qui, dans l'exemple que nous venons de voir, devient « *la mia piccola vita* », se précise dans un autre poème (*I petali del tempo*, p. 114) en « *la piu umile vita* » (les traductrices sont différentes), la vie la plus humble, et je me sens autorisé à adopter cette version. Ou bien (*I petali del tempo*, p. 29) :

Kamelien spiegeln Abgewandtes  
am Silberarm des Himmels  
Les camélias reflètent une chose détournée  
au bras d'argent du ciel.

Ce « *Abgewandtes* » n'est pas clair et ma traduction littérale est abominable. Que dit l'italien ?

Le camélie rispecchiano l'invisible...

Cela me donne une piste. Mais si je traduis par « l'invisible », l'aura de mystère qui entoure le mot allemand disparaît. Or cette aura est constitutive du poème. Par ailleurs, « une chose détournée » ou « ce qui se détourne » est fort laid. Je choisirai donc :

Les camélias reflètent l'envers des choses.

Mais c'est parfois tout un contexte, un concept, une atmosphère que la version italienne peut éclairer. Je renvoie à l'exemple assez étonnant que j'ai donné dans ma postface au choix de poèmes publié par Arfuyen<sup>5</sup>. Cet exemple n'est pas isolé, bien souvent un texte pose une interrogation à laquelle cette version italienne va répondre. Voici *Visages (I petali del tempo*, p. 109) :

---

(5) Karl Lubomirski, *Cendre et lumière*, traduction et présentation de Jacques Legrand, Paris, Arfuyen, 1997, p.75 sq.

Gesichter wie Oasen

sich darin zu retten

andre

Abfall seid Beginn

oder gesäumt von Marmordenken

andere

unsinkbar

Visages telles des oasis

où se réfugier

d'autres

– ? – depuis le commencement

ou cernés d'une pensée de marbre

d'autres

insubmersibles

J'ai laissé de côté le mot *Abfall*, qui peut signifier déchets, ordures, mais aussi chute, déclivité, mais aussi défection, désertion, voire trahison. On pense à cette femme que rencontre Malte Laurids Brigge dans une rue de Paris et dont le visage, quand elle lève la tête, lui reste dans les mains. Instinctivement, c'est le mot « chute » que je choisirais (d'autant qu'il s'oppose au dernier vers), si je ne disposais pas de la traduction italienne. Or celle-ci précise :

Volti

che subito t'allontanano

carichi di pensieri di marmo

e altri

che non ti abbandonano mai.

La différence est éclatante et éclairante : le mot *Abfall* se voit à peu près confirmé dans son sens, non de chute, mais d'éloignement, de désertion et le dernier vers du poème précise, jette une lumière nouvelle sur la pensée de l'auteur : aux visages « qui ne sombrent pas » se substituent des visages « qui ne t'abandonnent jamais » – en contraste donc avec ceux qui « font défaut », ceux qui désertent, qui trahissent. Je revois ma traduction, et cette fois je ne m'en tiens pas au texte allemand :

... d'autres

qui désertent dès l'origine

cernés de pensées de marbre

d'autres encore

qui jamais ne te trahiront.

Je conclurai sur un cas où j'hésite aussi bien devant l'original que devant l'italien. Il s'agit de *Privé* (*I petali del tempo*, p. 91) :

Die Bänke hier sind nass

Niemand setzt sich auf sie

nur dieses Herz schlägt leise

wie auf weiter Reise

vor einem lauten Wort

Les bancs sont mouillés ici

personne ne s'y assied

seul ce cœur bat tout bas

comme en lointain voyage

– ? – un mot dit à voix haute

(traduction littérale). La préposition *vor*, que j'ai laissée en blanc, peut signifier devant, avant, à cause de. Logiquement, la dernière solution est la bonne : le voyageur fuit un mot dit « à voix haute ». Que m'apprend l'italien ?

... come dopo un lungo viaggio  
da una crudele parola  
lontano.

On n'est plus en voyage, mais de retour d'un voyage, celui-ci n'est plus seulement « lointain », mais « long » (ce qui est assez pléonastique), le mot n'est plus dit « à voix haute », il est « cruel ». Enfin l'ordre des vers est inversé : l'original s'achève sur la cause du voyage, la traduction italienne sur un mot qui résonne et prolonge l'écho. Dans l'ensemble, cette version me semble, exceptionnellement, plus belle que l'original et, bien que je traduise de l'allemand, j'aurais bien tort, pensé-je, de me priver de cet apport. J'essaie donc :

Les bancs sont mouillés ici  
personne ne s'y assied  
seul ce cœur bat lentement  
comme lors d'un long voyage  
pour fuir un mot dit trop haut  
très loin.

Sur quoi j'ai exposé le problème à l'auteur, qui me répond : « ... comme lors d'un lointain voyage (entrepris pour fuir un mot dit trop haut), le cœur s'éloigne, effrayé par un mot dit trop haut. Il fuit devant le mot, à cause d'un mot. »

Je relis ma traduction : je n'ai rien à retoucher. Et je referme la porte de mon atelier, tout excité par ces problèmes que connaît et qui passionnent chacun de nous.